

Péril en la demeure

The Remains of the Day de James Ivory

André Roy

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1994). Compte rendu de [Péril en la demeure / *The Remains of the Day* de James Ivory]. *24 images*, (71), 72–72.

PÉRIL EN LA DEMEURE

par André Roy

Dès les premières images de cette riche demeure anglaise, le spectateur ne peut pas se tromper, il est en face d'un James Ivory, et il ne sera pas effrayé par l'œuvre qu'il verra, toute de classicisme faite, qui cache pourtant une vision politique du monde qu'une personne de gauche ne renierait pas. Le spectateur pensera à *Shakespeare Wallab*, *Heat and Dust*, *Maurice*, *Howards End*, tant il reconnaîtra la mise en place d'un monde bifide, ici maître et valet, comme là il y avait auparavant Anglais et Indiens, riches et pauvres, etc. Deux blocs qui ne communiquent pas, deux cultures qui ne se mélangent pas; ici deux classes qui sont comme deux versions d'un même monde, parallèles, mais qui se ressemblent pourtant. Et comme toujours chez James Ivory, une œuvre symbolique qui n'a pas besoin de symboles (comme ce pigeon entré par inadvertance dans un salon et qu'on libère par la fenêtre, symbole de l'impossibilité d'entrer dans un autre lieu que le sien), une œuvre politique — mais sans agressivité, toute en douceur, noblesse des gens et des sentiments oblige — qui se faufile entre les mailles d'une histoire d'amour.

Il y a dans *The Remains of the Day* un châtelain, lord Darlington, et son majordome, Stevens, dont on racontera, par flash-backs, la vie commune dans un monde d'opulence et de politesse qui flirte pourtant avec la bête immonde, le nazisme. En effet, Darlington, un pacifiste, réunit les grands de ce monde dans sa riche demeure pour les prévenir de s'abstenir de toute attaque contre l'Allemagne — seul un Américain (évidemment) se révoltera contre ces premiers pas vers une soumission mortelle (celle d'une partie de l'Europe au nazisme, mais tout autant au pétainisme si on sait lire assez loin). Si le châtelain représente le pouvoir, son majordome évoque le peuple qui accepte muet au nom de l'obéissance

et de l'admiration les avanies, témoin lâche regardant les lâchetés. Lâche et aveugle, qui ne veut pas voir l'amour que lui porte une gouvernante, qu'il continuera de refouler même quand il la revoit après la guerre (c'est ce moment diégétique qui provoque les retours en arrière du film).



«Maître et valet, deux classes qui sont comme deux versions d'un même monde.»

Mais cette parabole politique n'est jamais ostentatoire — James Ivory est trop fin et trop poli pour bousculer son spectateur — tant elle n'est là que sous forme de repoussoir; que le socle sur lequel repose la volonté de déployer un art de la reconstitution et un art de l'adaptation (ici le roman de Kazuo Ishiguro) dans lequel se réfugie le talent sûr du cinéaste. Refuge rassurant, avec force musique (agréable, acceptable), méticulosité (décors et objets impeccables) et comédiens remarquables (c'est là qu'on voit qu'Emma Thompson, quand elle n'est pas dirigée par son ineffable mari Kenneth Branagh, se montre une comédienne admirable) qui ne sont pas du tout des faire-valoir, mais de véritables passeurs, ceux par qui transite le mouvement de vérité de *The Remains of the Day*.

Puis il y a ce travail d'adaptation qui est comme la confrontation avec le roman original, le sas par lequel le film crée une distance d'avec lui, le désapproprie de ses personnages et de ses intrigues pour être cette œuvre personnelle et autonome. Comme si le film devait devenir ce con-

centré de transmission et d'histoire, la mémoire fragile d'un monde passé, l'héritage d'une culture. Ce qui était déjà le sujet même du deuxième film de James Ivory, *Shakespeare Wallab*, en 1965. Une fidélité qui ressemble donc plus à une persévérance, qu'on doit saluer, puisque que c'est sur elle que s'appuie la construction d'une œuvre complète à laquelle s'est assurément consacré James Ivory depuis ses débuts au cinéma. ■

THE REMAINS OF THE DAY

États-Unis 1993. Ré.: James Ivory. Scé.: Ruth Praver Jhabvala. Ph.: Tony Pierce-Roberts. Mont.: Andrew Marcus. Mus.: Richard Robbins. Int.: Anthony Hopkins, Emma Thompson, Christopher Reeves. 134 minutes. Couleur. Dist.: Columbia.